Fraicheurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **- (1935)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-778902

Nutzungsbedingungen

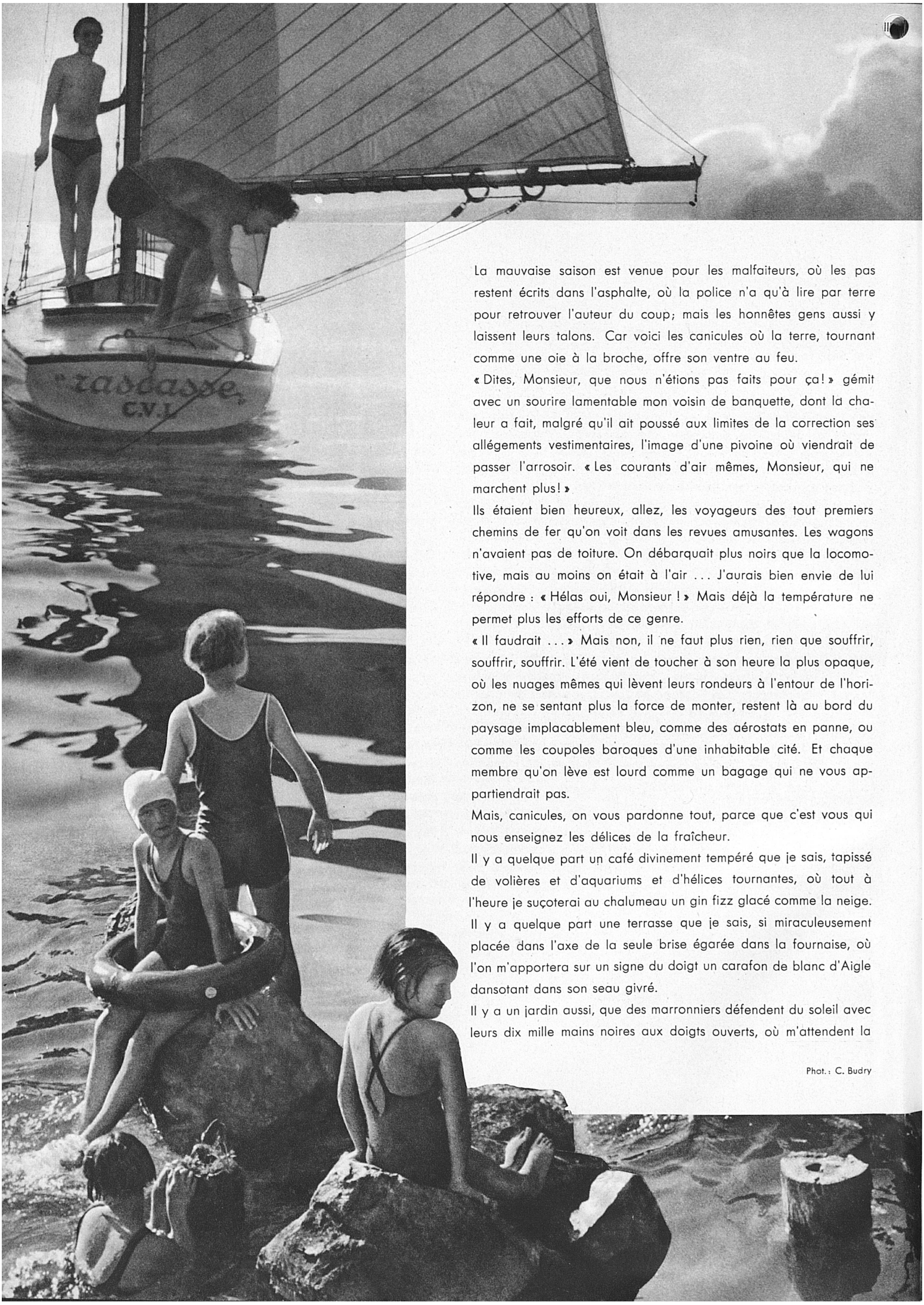
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



La mauvaise saison est venue pour les malfaiteurs, où les pas restent écrits dans l'asphalte, où la police n'a qu'à lire par terre pour retrouver l'auteur du coup; mais les honnêtes gens aussi y laissent leurs talons. Car voici les canicules où la terre, tournant comme une oie à la broche, offre son ventre au feu.

« Dites, Monsieur, que nous n'étions pas faits pour ça! » gémit avec un sourire lamentable mon voisin de banquette, dont la chaleur a fait, malgré qu'il ait poussé aux limites de la correction ses allégements vestimentaires, l'image d'une pivoine où viendrait de passer l'arrosoir. « Les courants d'air mêmes, Monsieur, qui ne marchent plus! »

Ils étaient bien heureux, allez, les voyageurs des tout premiers chemins de fer qu'on voit dans les revues amusantes. Les wagons n'avaient pas de toiture. On débarquait plus noirs que la locomotive, mais au moins on était à l'air ... J'aurais bien envie de lui répondre : « Hélas oui, Monsieur ! » Mais déjà la température ne permet plus les efforts de ce genre.

« Il faudrait ... » Mais non, il ne faut plus rien, rien que souffrir, souffrir, souffrir. L'été vient de toucher à son heure la plus opaque, où les nuages mêmes qui lèvent leurs rondeurs à l'entour de l'horizon, ne se sentant plus la force de monter, restent là au bord du paysage implacablement bleu, comme des aérostats en panne, ou comme les coupoles baroques d'une inhabitable cité. Et chaque membre qu'on lève est lourd comme un bagage qui ne vous appartiendrait pas.

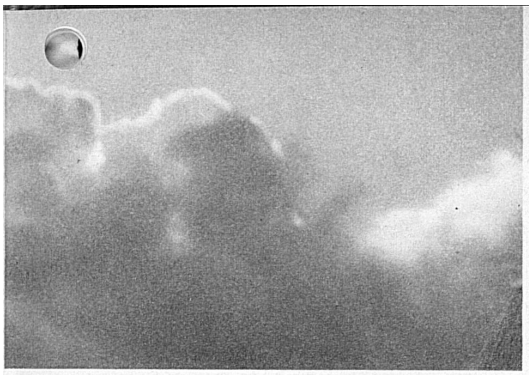
Mais, canicules, on vous pardonne tout, parce que c'est vous qui nous enseignez les délices de la fraîcheur.

Il y a quelque part un café divinement tempéré que je sais, tapissé de volières et d'aquariums et d'hélices tournantes, où tout à l'heure je suçoterai au chalumeau un gin fizz glacé comme la neige.

Il y a quelque part une terrasse que je sais, si miraculeusement placée dans l'axe de la seule brise égarée dans la fournaise, où l'on m'apportera sur un signe du doigt un carafon de blanc d'Aigle dansotant dans son seau givré.

Il y a un jardin aussi, que des marronniers défendent du soleil avec leurs dix mille mains noires aux doigts ouverts, où m'attendent la

Phot. : C. Budry



FRAICHEURS

confortable canette à côtes, et un petit gravier qui sous le pied fait un bruit de ruisseau.

Il y a cette plage de fin gazon que le lac rafraîchit par-dessous, et par-dessus toutes ces ombrelles frémissantes des acacias, qui captent les souffles quand il n'y en aurait plus pour personne, et l'eau plus fraîche que des draps, dont tant de jolis corps cuits de soleil ne font pas monter la température d'un rien.

Il y a là-bas une cascade que je sais, au bord d'une route valaisanne, où les voitures stoppent irrésistiblement pour se laisser doucher une minute à ses embruns glacés, fins comme le brouillard, qui sont comme une poussière de glacier.

Et puis, ô canicules, je prendrai le chemin de la montagne où se desserre votre étreinte devant les longs frissons qui coulent des sommets.

Au premier portail mal équarri de l'alpage on vous dit: passage interdit. Ici la petite patte de l'alchimille garde tout le jour sa gorgée de rosée intacte dans sa paume; des sources faites uniquement pour le bon plaisir vous sortent là, grosses comme le bras, dans une caisse de sapin, où, quand vous les plongez, vous sentez vos bras se détacher du corps. Là les mélèzes vous désaltèrent les yeux de leur couleur si fluide, et les oreilles de leur rumeur si douce, qu'on dirait deux brises qui se caressent l'une à l'autre. Fraîcheurs, fraîcheurs divines, vous êtes filles des canicules . . .

A droite: **La Cascade de Pissevache entre St-Maurice et Martigny, en Valais**